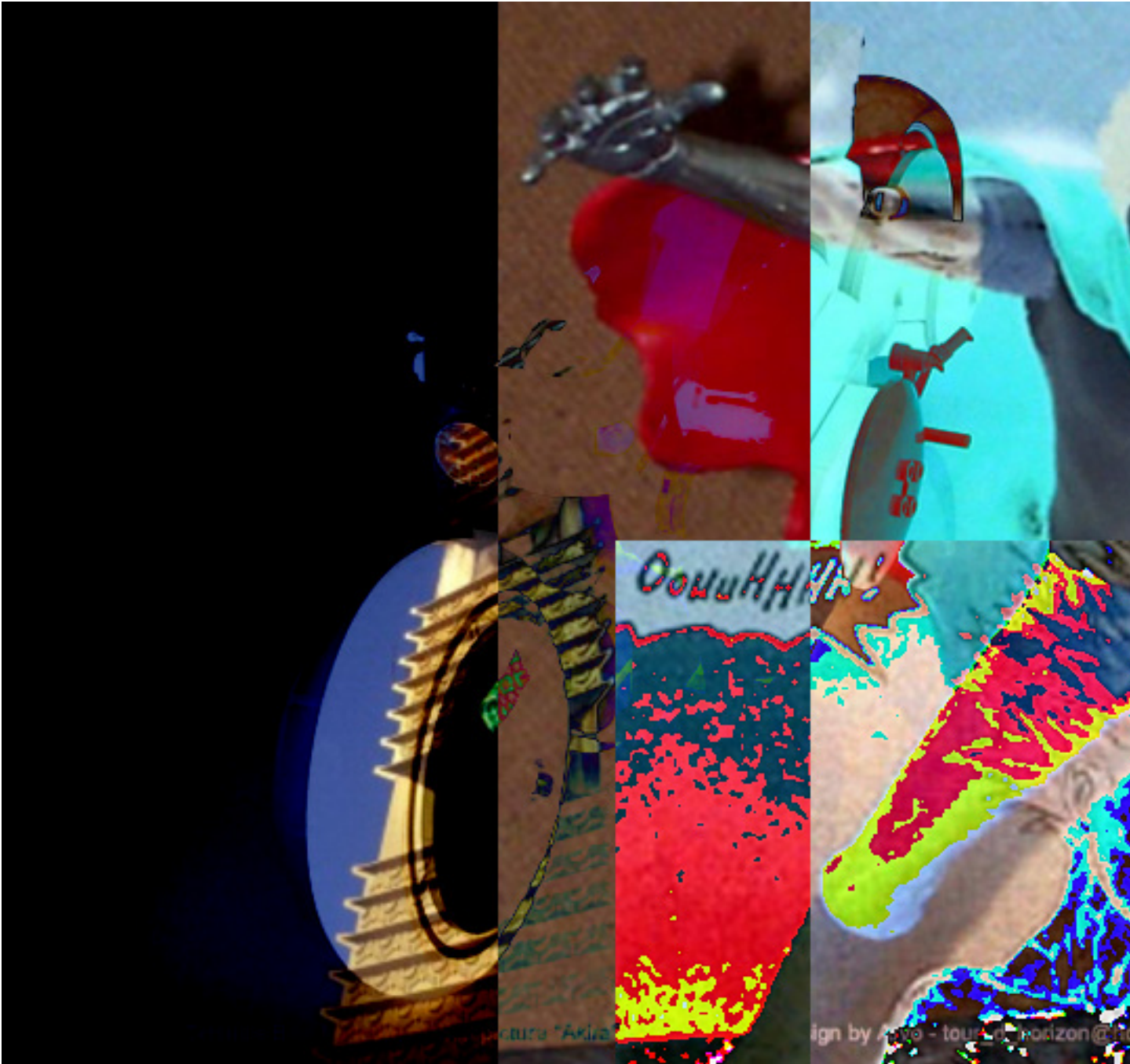


Tetsuo

# Oeuvres choisies



effetmer

## Chair glacée et sang de poule, le 05-06-2007

L'arrière de la maison le troisième étage la porte au fond à gauche dans le coin  
Avec un nom sur la carte de visite illisible dans l'obscurité

Minutes passées depuis vingt ans accueillez moi!(\*)

Autour le regard traîne s'arrête pour reprendre plus loin  
Là le vide l'intrigue mais s'efforce de continuer

Ils ne peuvent t'accueillir dit la porte  
Ils n'entendent pas, leur sang fait trop de bruit  
Et puis, ici les minutes se sont retirées depuis longtemps  
C'est un monde que je représente, je parle au présent  
Derrière moi le présent serait pour toi un futur  
Retourne-toi

Flou  
La poignée disparaît au fil des battements d'ailes  
Mouillé, salé, me sens rougir  
Chaud, affreusement chaud, l'air se bouscule  
Un pied hors de l'eau et l'autre suit

Tu n'es qu'une porte après tout  
Tu n'es pas maître de tes gestes  
Personne ne m'empêchera de rendre visite à mon passé  
Il m'appartient

Non  
Plus  
Chuchote le vent à mon oreille

Chair glacée et sang de poule

Une porte s'ouvre et se ferme, dans un murmure

Je te déconseille papillon  
Ici-bas tu farfouilles les fariboles dans la farine  
Retourne-toi

Bec de canne tourné, pressé  
Bec de canne écrasé, déformé  
Puis gigote

Sotte  
Tu n'as pas le droit

Et pourquoi?  
Dis-moi pourquoi papillon  
Tes oreilles m'entendent mais ton nez est bouché  
Mais paroles ne sont qu'aide

Assez!

Puis en arrière  
Et choc  
Puis en arrière  
Et choc  
Puis en...

Ta fatigue est vaine  
Je n'existe, ces pas et moi sommes derrière tes yeux et non devant  
Pensées, nous ne sommes que pensées  
Et des pensées ne s'écartent pas ainsi

Blanc dans le noir  
Spire, respire  
Esprits se rassemblent, et débattent

Tu es faite de bois alors tu brûles

Non plus  
Me glisse le vent

Pensées

Au feu!

Mais il ne vient pas

Il ne viendra pas  
Fut-il que ce soit futile et il s'échappe

Mes bras me tombent et ma voix se perd  
Et mat

Ta place n'est pas ici  
Retourne-toi  
Ici-bas, c'est l'arrière de la maison, ton passé  
Là-bas, c'est l'avant de la maison, ton futur  
Retourne-toi  
On ne vit pas avec ses souvenirs mais avec ses rêves

Le regard et les pas se suivent  
Fuyants

Adieu  
Dit-elle

(\*):extrait de La vie est ailleurs de Milan Kundera

## Un toutou je moi, le 08-06-2007

Je pleure, je ris, c'est la valse de l'ennui.

L'accordéon du soleil, son sourire, son petit air, son ami. une vague d'espérance et l'étoile s'accoude sur une branche pour se reposer. S'illumine ensuite un balcon et le sourire fond et se fond au fond, là, dans le terne de l'ombre.

Mais moi toujours pleure, toujours je, toujours ris, moi je, moi je, moi je. Rythme et saccadé une fois, deux fois et plus, même et encore et souvent pour ne pas dire. Tout se suit comme la vie après la mort ou deux après un ou un après deux, je ne sais, je ne sais plus. Deux un un deux. Un et un font deux mais deux et deux font quatre, alors...

L'ombre du doute, elle est là tout de même. Elle reste. Même et encore et souvent pour ne pas dire.

Elle reste quoi, enfin, bon, je veux dire, euh...

un tic et un toc, une tique et une toque, tictoctictoc. un pic et un poc, un criquet un croc, un pique et croque. mmm...

C'est bon.

Tout y est. Tout. Même le tout est fini entre nous, tout. La vie. L'ennui.

Et le temps qui cours et qui pend , là, ou pendant.

Et le chose, celui qui rentre pour ressortir, qui souvent colle aux dents ou partout tout le temps.

Et vous, est-ce que vous avez le temps? C'est là que j'habite, vraiment et tant pis pour le confort. Et j'en passe des vertes et des pourries, des pourries qui rentrent pour ne pas re... enfin vous voyez. Même et encore et souvent pour ne pas dire.

Et le moi, le je, le moi je, le mois du je, le jeu du moi, tout ça, comme ça, la vie, tout puis toc et tic et toc. Tictoctictoc.

Puis le sourire -non pas celui de depression- fond et se fond au fond. Les étincelles dans les yeux, c'est fini ça. Et puis les chantes qui clochent, c'est pour après ça. Le sombre de l'ombre et rien que ça.

Un rien.

Un plus un font deux.

Jamais deux sans trois.

Trois fois rien.

Et pourtant, un tout. Un tout, je crois. Un tout, je vois. Un toutou je moi.

## La valse des chevaux de bois, le 15-06-2007

La vie ne tient qu'à un fil et moi, ne tiens qu'à elle. Je reste sur le fil. Et au fil du temps, de fil en aiguille elle tient aussi. A moi je veux dire. A moi et à tous ceux, tout ce qui suit.

Elle tient quand j'y tiens, quand je suis. Pas quand je pense. Là je me fuis, perdu et garé en double file, à des milles du second mot.

Des maux, il y en a des cents et des milles, là où du sang il y en a avec ou sans. Mais penser est un mal, un mal sans. Ou avec, ou avec du sang. De celui qui vous coule partout dedans mais plus haut, plus haut.

En tête, non pas en chef de file, en tête dedans, là ou tout vient.

Chez le chef, non pas de file, chez l'amiral du corpus.

Il voit rouge souvent et encore plus. Mais ça, il connaît.

Le jour il boit.

La nuit il boit.

Le jour, la nuit, c'est la valse des chevaux de bois qui tournent, tournent pour la gueule de bois, pour la gueule de soi, pour la gueule du foie.

Penser il connaît, penser c'est ça. Je pense le jour, je pense la nuit, je pense donc je nuis, il dit.

Je pense, un ennui, aussi.

Un ennui qui vous crie dessus et même. Un qui vous bouffe, un qui vous étouffe à vous couper le, le moufle et la vie qui court toujours en vous laissant là.

Dans un soupir, vous la rappelez, vous criez mais pas assez, pas assez fort. La vague de l'ennui la noie, cette voix.

Car toujours vous pensez, toujours, la nuit, le jour.

Tant pis pour le bois, soi, le foie, tout ça. Tant pis, c'est fini. Plus rien, elle s'enfuit la vie.

Le désert, le dessert, le café, le digestif, et gestif, et gestif, et même...

La nuit, la nuit, c'est la valse des chevaux de bois qui tournaient, tournaient, mais plus. Ne tournent pas.

## En poing de cage, le 26-06-2007

Gribouillis. Gribouillage. Grabouillage. Ca grince, ça coince, ça crie là en coin, en coin de page. Gros, gras, ça grince, ça coince comme une sale idée, un mauvais souvenir qui fait tâche. En bas, sans sourire, en coin sans voix, sans moi, tu vois?

C'était beau. Aux cieux c'était, au ciel, au septième coup c'était le bon. Le con. J'y ai cru. En toi, moi, nous, tout, tout ça, tout vu. C'était bleu, agué, salé, valgué. Je l'ai dit. On était deux, déjà vieux, sans mieux, en avant, en premier, en premier plan, mis à nus.

Mais tombés.

Ca tombe les nus. Ca tombe sec, aussi sec qu'au trou, au trou sans papier. Sans efforts, sans rien, demander ni donner, en coin. Et ça reste là, tout le temps. Pas de chasse, ça reste là, tout le temps.

J'ai pu crier, picoler, me vautrer. Non pas prier, Dieu merci je suis athé, à tes pieds comme un chien, un chien sans maître, sans maîtresse. J'hurlais à la mort, à la notre. Aux bons soins de l'autre, santé!

Cries, cries, tu m'as dit. Cricri fini. D'amour, stine, minelle, si tu veux, comme tu veux. Mais oublies, oublies-moi.

Ca crache. Aller direct au coin, côté couloir sans accoudoir.

Puis crash. Gribouillage en coin de page.

Crash, crap, ou peut-être clap.

Ca claque, la porte.

Et ça résonne fort et plus, puis trop, j'ai chaud.

Mon col me sert, le tissu me colle. Je me nois, me fond, au sol, au sous-sol, au sous-sous-, et encore... Mon corps, il pleut, il sueure, veut stiner, veut la crier pour qu'elle revienne. Mais ses cordes aussi sont noyées. Ne vrombissent plus, ne supportant plus les vagues larmées.

L'autour est vidé. Chuchotements de gens qui n'existent pas, respiration de ceux qui ne sont plus. Le silence est lourd.

Le requin m'observe et bulle pour dire. Un estomac dans l'eau. C'est rouge aussi. Ca bouffe, ces machins là. Ne font que ça.

Pleure.

Ca fait tâche en coin. Ca crache sur ma page. Et ça restera, tout le temps.

## Sa rose sur mon bois, le 05-07-2007

Le jour de mon enterrement.  
Les pieds froids.  
Les lèvres aux dents.  
Le ventre aux doigts.  
Le bruit du sang.  
Les yeux cachés.  
Les idées placées.  
C'était, souviens-toi, l'hiver dernier.

"J'ai mort", mon soupir avait lâché entre le dessert et le café. Ils m'avaient tous regardé les yeux bées sans sourire, sans fou rire, sans fuir, les yeux bées sans ciller; Regards bées.  
C'était froid dans le dos. Puis chaud. Et plus haut. La gorge serrée et la cerise. Elle voulait passer.  
Touss. Touss.  
"Lise!" Il se rua vers moi.  
Touss. Touss.  
Et tape dans le dos. "Arrête, c'est..." dans un soupir.  
Touss. Touss.  
"...c'est pire!"  
Dans l'assiette.  
Spire. Respire.  
Tous. Ils m'observaient encore. "Un jour, ça va mal finir" elle osa glisser.  
Larmes.

"J'ai mort", j'avais lâché, comme on dit "j'ai peur" ou "j'ai faim", comme on dit "j'ai peur, c'est la fin".  
J'ai mordu dedans pourtant. Pourtant. A pleines dents, pleines trop petites dents. Il était trop grand. Et il continuait à tirer puis cogner dur, là, sur ma plante. Coups de vent dans l'air du temps. Sic.

"Vous êtes rouillée" elle m'avait dit. "Ce sont des pustules que vous voyez là. Des champignons. Des champignons ont investi votre corps." Le doigt pointé sur de gros points rouges, la botaniste fixait l'écran avec passion. Ses larges lunettes noires se tournaient vivement vers moi. "ça ne ment pas ces machines là."  
Il avait la tête entre ses mains. "et ça ce guérit comment?" murmura-t-il.  
Elle réfléchit un temps. "Pas de remède particulier. Seulement une semence pure. Lavez-vous bien les dents pendant chaque repas monsieur. Je vais vous prescrire un bol d'air frais à chaque goûter madame, un poil réchauffé au four. Au futur vous verrez la suite."  
Larmes.  
"Ne t'en fais pas Lise, on te tirera de là." Les miennes dans ses mains. J'aurais voulu le croire. J'aurais voulu lui dire que ce n'était qu'un mauvais cauchemar. Un qui ne se rêve pas. Un faux. Un qui vous plombe mais un qui n'est pas. J'aurais voulu...  
Mais ça cogne. Sic.

Rue Chicogne. Je pèse dans ses bras. "Une plume" il dit dans son éternel sourire. De la pitié, de la tristesse, mais de la pitié. Il aurait voulu être Dieu à ce moment précis. Changer un détail du monde. Juste un. Si minime soit-il. Une seconde, pas plus. Deux au pire.  
"Une fine, oui" Je tente le sourire. Et cogne. Sic.  
Il gloussa en courant et courra en gloussant. Me fit tourner. Me serra dans ses bras. Je rie. Sic. Je rie. Fort. Pour couvrir la rouille. Le riz, c'est l'antirouille. Je l'oublie un moment, la rouille.

"Un papillon. C'est un papillon que tu es" il me glissa dans l'oreille.

"Et comment on embrasse un papillon?"

Son étreinte eut le goût d'une dernière mais j'oublie, j'oublie la dernière, la seule journée d'un papillon.

"Alors, comment c'était?"

"Mouillé" je lui fis en chuchotant.

Le jour.

Je sens la rose qu'il m'envoie.

Sa rose sur mon bois.

Les yeux rouges.

Son sol bouge devant.

M'enlace au large et m'embrasse au vent.

## L'addition, le 10-09-2007

### PAGE SPORT

Défauts de prononciation et oublis ménagers pénalisent notre Maurice Dio national.

Ils avaient oublié leur crampons dans les vestiaires, McDa-CoCo, 2 cailloux à 21.

Tape sur la peau.

Le goût du café.

Le soleil à dos.

une chaleur enjuillée.

Le bruit d'un vélo, là en bas, qui crient au passage des enfants.

Une pancarte en plan, en arrière. "La vache qui crient", un veau qu'a bu l'air... Brigitte Fontaine au sourire. En coin.

### PAGE NATIONALE

Sadowski en roi papetier.

Poignée de main serrée. Alliance des deux partis dominants. Le CG (calins gratuits) et le PDP (parti du plaisir) ont donné une tournure diff...

Bonjour madame.

La tête en main, mes yeux se lèvent.

L'ombre au soleil, son sourire blanc. Me fixe intensément.

Monsieur.

Je hoche une tête poliment, un non sec qui glisse en creux.

### PRÉVOYANCES ZORROSCOPIQUES

sellier

coraux

jumeaux: La salive de la sardine est un fleuve où se meuvent gruyères et camemberts. Mars est vert comme sa mère, mangez du viagra au nutella.

### PAGE MONDE

Ouzbekistan, traces de peignes...

Le dos du soleil.  
Son ombre.  
Son goût.  
Le sourire blanc qui me fixe.  
Celui du café.  
Intensément,  
Enjuillée.

Vous comptez rester là encore longtemps? je lui demande, ce n'est pas encore la saison pour semer les blaireaux  
Oh, vous savez, l'hirondelle ne fait pas le printemps...  
Laquelle?  
Je peux?  
Non.  
C'est généreux de votre part, merci, sincèrement.

Il s'assoit en face de moi.

Pantalon  
Joie  
Dimanche  
Table  
Chinois  
Trou  
Des mots  
Des mots  
Des mots  
Des lignes  
Des traits  
Détresse  
Détresse  
Des...

Vous aimez le cinéma?  
Co... comment?  
Je vous demandais si vous aimez le cinéma, fit sa voix fluette.  
Bien sûr! Pourquoi? mes dents crachent. Son sourire blanc. Intensément.  
Je viens de voir un film absolument magnifique. Un certain Bill Jioskop qui traverse les frontières du réel pour se rendre à Terrabithia. J'en ai les larmes au menton, si vous voyez ce que je veux dire.

Son menton.  
Une queue.  
De banane.  
Sec comme mes lèvres.  
Vaurien!  
J'imagine le goût de ma salive.  
M'imprègne.  
Sa peau bleue.

Tant pis, en murmure.

Vous m'auriez dit tant mieux, je vous aurais embrassé sur le coup.  
Tant qu'il ne s'agit pas du mollet...

Ses yeux sont bruns derrière ses lunettes teintées.  
Son sourire blanc dans le vague.  
Deux points sans détachement.

Je suis l'homme de votre vie.

Ses deux points.  
Le goût du café.  
Intensément.  
Vaurien!  
Enjuillée.  
Sans détachement.

Tant mieux.  
L'addition?

## Silent night, le 10-09-2007

Chambre 969

Une bougie allumée sur la table de chevet.  
un homme allongé. Les pieds sur l'oreiller. Damien Rice. Les yeux fermés. Silent night.

Je m'assois par terre.

Il ne bouge pas. Je le sens respirer. Une odeur d'encens.

Ferme les yeux Téha, son souffle me dit.

Pause.

Son vent sur mon corps et lui, immobile encore.

Les pieds sur l'oreiller.

Mon long baiser, cils embrassent sourcils.

Tu le vois? il me demande calmement.

Un monde derrière le monde, un comme le tien, le tien.

Tu le vois?

Non lui répondent-elles.

Ouvre ton esprit, ouvre le grand, et regarde, regarde à travers tes paupières.

Oui.

Salé sur mon palais.

Suave.

Je sens la mer, la mer qui me caresse, la mer qui me lave de cette dite réalité.

Elle m'imprègne, s'imprègne en moi.

Une cabane au loin.

Un pêcheur.

Une fille qui joue avec un lapin.

Au loin.

Téha.

C'est là, dans un derniers souffle.

## [Pause], le 10-09-2007

De l'eau. Un étang. Une voix. Des voix. Des enfants. Le souffle du vent. Le bleu du ciel. Le soleil sur sa peau. Son masque d'ombre. Un cri. Des voix. Des enfants. Ils jouent.

Deux yeux, seuls. Un frisson. Et elles, lointaines. Le voile tombe. Un sourire. Une fille. Deux billes.

Petite.

Immobiles, transparentes, deux lueurs.

Blanche.

Silencieuses, réticentes, deux absentes.

Petite main. Petite main blanche qui s'avance. Regard qui se penche.

Puis roulent, roulent. Plus de temps qui s'écoule. Une fille. Deux billes. De l'eau. Un étang.

Rien.

Puis coulent, coulent quand tout se déroule. Une voix. Des voix. Des enfants.

Le souffle du vent.

## Me manques, le 13-10-2007

Et souviens-toi, je suis un coquelicot.

Oui Coco, je me souviens.

Bien-sûr, je me souviens.

Un co que lie co, je l'ai toujours su. Un su qui me revient. Sans mâle et sciemment.

J'y ai toujours cru.

Mais ça reste en gorge, ça ne te vient pas.

Mes idées restent muette, sans creux ni crête, en gorge.

Loin du haut parleur, du beau parleur.

Je t'embrasse tout de même.

Il y a des choses qui ne veulent pas rester, il y a des choses comme ça.

Comme un papillon sans ailes, sans elle un papillon naît, sans l un papion a creux et crêtes, il y a des choses comme ça.

Sans papilles au nez, ça ne veut pas, ça fuit. Comme ça.

Et tu l'entends ce baiser, sans fuite.

Tu le sais sans le localiser.

Je m'echappe.

Au revoir Coco.

Bonne soirée.

Ciao ciao. Tu ne te souviens pas?

Bises bises.

Crac.

Se raccroche.

Je t'aime.

Dans le vide.

En creux en crêtes.

Inutile.

Je t'aime, je répète.

Je t'aime,

Je tremble.

Je t'aime.

Pompe.

Dépompe.  
Pompe.  
Je t'aime.  
Je t'aime chaque fois, jamais assez, dix fois, jamais assez, vingt fois,  
Puis tombe.

Les idées moites, les souvenirs froissés, trop de fois réveillés, mon visage pleure, se  
recroqueville, sur mon coeur, ma tête, pleure, en jambes, la crête en creux.

Un coquelicot trop loin.  
Au loin, son point orange.  
A l'horizon.  
A l'horizon, de l'autre côté du monde.

Ses creux,  
Ses crêtes,  
Tes lèvres me manquent.

Me manques.

Ton autre.

## Chut, le 23-10-2007

De m'enlever cette boule au ventre  
De m'enlever cette boule au ventre  
De m'enlever  
De t'envoyer  
De m'envoler  
D'embraser ces airs qui séparent mon T de ton R  
De me rapprocher  
D'oublier cette terre qui m'éloigne de ton toi  
D'oublier  
D'oublier que tu m'as oublié  
Ne plus penser que je ne suis plus  
Que je n'existe

Pluralisant cette réalité  
Où la poussière vaudrait mieux que la plus minime parcelle de mon corps  
Réalisant mes souvenirs  
Ces choses devenue rêves depuis leur lendemain  
De ces choses qui prennent la forme d'un visage  
De celui qui éblouit  
De ces choses qui prennent une tête à deux mains  
Sans lendemain

D'enlever cette boule au ventre  
De la prendre et la serrer plus fort encore  
Encore  
De la prendre en corps et l'envoyer se jeter en coup d'oeil par la fenêtre  
Pour la regarder chuter sans disparaître

Je vois du rouge, du rouge à mes sommets. Je ne vois plus ce bleu du ciel. Ses pétales qui m'observent sans me glisser un mot. Sans même se frotter à mes oreilles. M'observent en attendant que je vienne à elles. Des fois j'ose et déjà, un perpétuel pléonasma m'attend.  
Un silence, un vide, une abstraction qui m'observe pourtant

Je la jette  
Chut

T.

## Plutôt la vie, le 03-11-2007

Je suis un imposteur.

C'est en rencontrant l'autre que je le vois. C'est en voyant l'autre que je me nois.

Aucune bouée, je ne veux pas. M'en aller loin, ou me laisser aller. Me laisser guider, ne pas résister. Partir, fuir, emporté par les eaux.

Mais pourquoi? Pourquoi ne pas résister? Il n'y a aucune raison alors. Pas de raison et aucun sens.

Exister. Ne serait-ce alors qu'un mot de sept lettres? Non, je ne crois pas. Ou peut-être ne veux-je pas croire. Mais non. Sept n'a jamais été insignifiant. Ou c'est une erreur. Une erreur? Non. Ce serait trop. Trop gros. Trop lourd. Trop pesant. Et pourtant... non.

Alors, pourquoi... pourquoi ne pas? Peut-être difficile. Sans doute impossible. Inévitablement, sans réponse.

Mais alors, il y a le comment. Comment résister? Comment... aucune autre question. Comment poser cette question? Comment passer en ignorant le pourquoi? Difficile. Impossible. Sans réponse.

L'âme est à présent seule, tourmentée, et lasse de retomber au début de sa réflexion.

Je suis un imposteur.

Partir, fuir, emporté par les eaux.

Faire semblant, oublier, sourire, se voiler et écrire partout et sur la peau "plutôt la vie"

## Vas-t-en, le 03-11-2007

Elle rit par politesse, pour ne pas faire autrement car il ne faut pas faire autrement. Elle est ailleurs. Elle veut fuir la réalité, fuir cette fausseté, cette apparence qui renie le naturel.

Elle termine sa coupe de champagne. Elle boit pour oublier un instant que la vie n'est que mascarade. Elle voudrait oublier pour ne plus jamais se souvenir. Des fantômes dansent autour d'elle. D'autres rient à pleines dents. Elle se laisse un temps emporter mais la lassitude l'empêche de continuer. Elle ne veut plus rester, mais où aller ? Elle ne le sait pas. Elle ne sait même pas où elle se trouve. Elle croit qu'elle a déjà fui autre chose, cette même chose. Elle a déjà fui la lassitude une autre fois. Elle a déjà vu les fantômes ailleurs danser. Elle ne sait pas où elle est, mais elle connaît cette soirée. S'en aller n'y changerait rien, elle connaît ce qui suit comme elle sait ce qu'elle fuit. Elle est perdue, elle ne sait que faire.

Boire. Oui, boire encore. Boire pour oublier. Boire pour rêver d'une altérité, d'un monde où la lassitude est un fantôme, où la mascarade s'est pliée devant nature. Boire pour s'évader vers son idéal, une vie où seul compte son propre jugement. Elle veut bannir le regard de l'autre. Elle veut se laisser bercer, qu'on la prenne dans ses bras, qu'on lui dise que tout ça est fini, que la vie n'est pas si banale que ça. Elle veut se sentir vivre, se sentir aimée.

A présent, l'alcool semble faire de son effet. Elle se sent mieux. Elle se sent bercée. Elle sent une main lui caresser le dos. Instinctivement elle se retourne. Un fantôme lui sourit. Horrifiée, elle crie. La valse des fantômes s'arrête en même temps que la musique. Surpris, ils regardent la source du cri. Ils aperçoivent une femme terrorisée face à un homme qui lui sourit. Ils ne comprennent pas. Elle n'en peut plus. Elle s'enfuit sur le balcon.

La pause est terminée, la musique reprend. L'interruption de la femme est déjà oubliée. La femme, elle, s'en souvient toujours. Elle reprend doucement ses esprits. La nuit est sombre, sans étoile. Éclairée par la lumière de l'intérieur, elle se passe la main au front pour faire fuir la migraine. Elle se demande comment elle a pu en arriver là. Puis elle se souvient du fantôme et de ses mains froides.

Il faut qu'elle parte. Toujours la même conclusion et toujours le même problème. Oui, partir, mais où aller ?

Un bruit sourd, un bruit de pas. Quelqu'un est là qui l'observe. Un frisson lui parcourt le dos. Le fantôme de tout à l'heure ? Peut-être ne l'a-t-il pas oublié, lui ? Elle s'arrête de bouger, scrutant la pénombre. Il s'approche. Non, ce n'est pas lui. Elle l'observe sans bouger. Il continue d'avancer avec douceur. Puis soudain, elle lui dit de s'en aller, elle ne veut voir personne, et surtout pas un homme. Il lui répond calmement qu'il ne lui veut aucun mal. Il veut l'aider. Il continue d'avancer. Elle ne bouge toujours pas. Il n'est plus qu'à quelques pas. Violentement, elle lui demande qui il est pour lui adresser la parole. Elle ne se reconnaît plus dans ses propos. Elle pleure à chaudes larmes. Il lui répond qu'il est celui qu'elle attend. Il lui explique que le cauchemar est terminé, qu'il n'est là que pour elle, qu'il ne lui fera aucun mal. Puis, il lui assure qu'il est bien réel, que ce qu'il dit est vrai. Il n'est pas l'apparence. Il n'est pas tromperie. Il existe bien. Sa voix la rassure. Elle sait que ce n'est pas un fantôme. Elle le sait. Elle peut lui faire confiance. Il s'est arrêté à quelques centimètres d'elle. Elle plonge ses yeux dans les siens. Elle se sent bien. Elle sent qu'il a gagné. Elle sent qu'elle ne peut plus bouger mais, n'ayant plus la force de se révolter elle ne fait rien. Et pourquoi se soulèverai-t-elle ? Elle se sent si bien. Elle avait oublié ce sentiment. Elle savoure.

Il faut qu'elle parte. Toujours la même conclusion. Oui, partir, mais où aller ? Ce n'est plus un problème.

Elle peut s'abandonner, s'abandonner à son rêve, à son rêve et à ses lèvres.

## Bang bang Isobel, le 08-03-2008

- Du rouge en bleu, ça donne quoi papa? hein? papa? papa!

Me tire la manche

- Quoi encore Isobel! je lui crie. Tu vois bien que papa est occupé. Je n'ai pas le temps là.

Je soupire le reste sur ma feuille, ce bout de papier à carreaux de tâches d'encre. Des lèvres s'y croisent, entre hiéroglyphes et doigts pianotés.

- C'est quoi des doigts pianotés papa? hein? dis!

Les grands yeux me regardent toujours. Je sue. Elle est encore là.

- Des doigts pianotés, mais... Oh tu emmerdes papa Isobel. Va voir maman!

Qu'est ce qu'elle peut être con cette gosse. Toujours en train de poser des questions. Toujours en train de pourrir mes romans. En train... et merde! Je ne sais plus construire une phrase.

Sujet verbe complément.

Sujet verbe complément.

- C'est à cause de toi ça, je crie. Encore. Toujours. Tout est à-cause-de-toi. À croire que j'aurai jamais dû faire une faute d'orthographe dans ton prénom. Isobel. Quelle idée! Encore la faute de ta mère ça!

hein? merde!

Tu me fais encore dire des conneries.

Je devrais te déshériter, te laisser dans une forêt noire, noire, plus noire encore que cette chaussure là! Regarde! Tu vois, t'aimerais pas, hein?

Mes yeux rougissent.

Je te laisserais là et les loups ils vont te manger, groaa.

- Je suis trop noire? chuchote la chaussure à sa soeur.

- Oh, toi! Bon, maintenant, allez vous en tous! et laissez moi écrire en paix.

- Oui papa.

- 'peux pas, dit la chaussure dans sa larme.

Me relève et vois les gros yeux qui m'observent encore. Elle sourie. Putain, elle sourie.

- Bah va-t-en alors! Pourquoi tu restes là encore.

Et voilà! Mon roman est moche maintenant. J'ai plus qu'à recommencer depuis le début. T'as vu ce que t'as fait ?!

Mes yeux tombent. J'ai mal au crâne. Me tue cette môme.

- Roger? dit une voix aigue par l'âge.

- Quoi encore!

Bruit de pas.

Bruit de pas.

Bruit de pas.

- Arrête de marcher comme ça, veut plus rien dire ce roman!

La voix aigue passe sa tête dans l'entrebâillement.

- Qu'est ce qui ne va pas Roger?

- Je, euh, oh et puis merde!

Sujet verbe complément.  
Sujet complément verbe.

Les gros yeux exultent.

- Chéri, tu as l'air fatigué. Il vaudrait mieux que tu prennes un peu l'air, il fait si beau dehors.

- Non!

La voix de la chaussure déchire brusquement un coin du mur.

- Sigh. Non. Pleure. Me sens plus rouge que...

- Que le bleu? C'est bien ce que je pensais. Maman, pourquoi il y a un trou dans le mur?

La voix aigue glisse un sourire à sa fille.

Les mains tremblantes, je me lève subitement. La chaise tombe dans son fracas.

- Isobel! Tu... tu...

Verbe complément sujet

AAAAAAArgh!

- Et après c'est B, hein maman? moi je connais l'alphabet, moi. Regarde:

A

B

C

D

- Non!

E

F

G

H

- Arrête!

I

J

J'ouvre le tiroir

K

L

M

Mon revolver

N

O

P

- C'est bien ma fille, dit la voix aigue.

Q

R

S

Sueur

T

Trigger

AAAAAArgh!

- Non, après c'est U

V

'Vais exploser...

W

X

-M'en vais m'faire une teinture alors, gémit la chaussure d'un pas trainant.

Y  
Bang  
Rouge

## L'inutilité, le 08-09-2008

Ça fait au moins une grossesse que je n'ai écrit. Prenez ce texte comme une cure de désintox...

- Je ne voudrais pas me montrer désagréable mais je vous trouve inintéressant.
- Intéressant cela... et pourquoi dont?
- Comme ça.
- Comment?
- Comme ça.
- Ah, je vois.
- ...
- Vous voulez sans doute parler des phrases sans verbes que je ne cesse de dessiner, de cette conversation sans mots que l'on ne fait que préparer. Ou peut-être est-ce autre chose qui vous désintéresse de la vie. La vraie.
- Auchan.
- S'il vous plaît? Peut-être est-ce donc cette valise que je cache dans ma poche qui vous touche.
- Une valise? Tiens-donc...
- Oui, une vraie. Et vous ne devinerez même pas ce que j'y cache.
- Même pas.
- Vous... Non, ne me dites pas que vous ne me croyez pas.
- Cru? Oh si, vous l'êtes, n'en doutez pas.
- Je n'ai pas compris pourquoi la ciboulette.
- Même si vous étiez cuit, vous seriez cru.
- Ah oui tout de même...
- Et oui...
- ...
- Ce dialogue est inintéressant.
- Je vous crois.
- Non, ça c'était moi. Mais pourquoi nous fait-il dire toutes ces conneries, c'est pathétique. Depuis le début, il s'amuse en nous torturant. Mais quelle idée de créer un texte aussi chiant?!
- Enfin, prenons les choses du bon côté: cela nous fait exister au moins quelque part dans le monde réel. Sur une feuille de papier par exemple.
- Vous recommencez les phrases sans verbe.
- ...
- Vous êtes manipulé. Je préférerais crever que de vivre pour un échange aussi médiocre.
- Vous savez vous montrer apeurant, refaites moi ce regard pour voir?
- Ne rentrez pas dans son jeu, vous ne voyez pas. Vous ne savez rien faire d'autre que. Vous ne savez rien faire. Nous ne sommes que des mots.
- Mot à mieux.
- Jean doute.
- C'est ce qu'on raconte oui. Le pauvre... Mais il est vrai que nous sommes peut-être que des mots inutiles.
- Oui, ceux-ci sûrement. Peu de lecteurs doivent les lire actuellement.
- Il n'y a pas d'actuellement. Je propose d'ailleurs d'arrêter ce carnage. Taisons-nous.
- Entendu.
- ...

- ...
- ...
- Ou dois-je dire "vu"? Voyons voir... Vu que je ne vois...
- Voulez-vous cesser?! Cela n'en finira jamais.
- Ne vous inquiétez pas. Le lecteur liera jusqu'à la fin. Il la voit déjà se profiler.
- Vous êtes confiant.
- Et vous?
- ...
- ...

## De cet étrange "Oh et puis merde", le 20-11-2008

Je veux écrire.  
Tu veux écrire?  
Oui, je le veux.  
Tu le..  
Oui je le veux.  
Et pourquoi donc, qu'est-ce qui te donne tant envie d'écrire?  
Je...

Attends je réfléchis.  
'tain mais t'es con, t'as pas à rélechir. Vas-y, dis-moi.  
Attends, je veux bien dire les choses.  
Nan, dis-moi la première réponse qui t'es venu à l'esprit.  
Tu va te foutre de ma gueule.  
Vas-y quand même.  
J'ai...

Enfin c'est la première chose qui m'est venu à l'esprit hein. J'ai envie de plaire, Enfin c'est juste la première chose qui m'est passé par la tête hein ; J'en ai d'autres de raisons si tu veux.  
En effet, là j'ai une grosse envie de me foutre de ta tronche. Vas-y pour la deuxième raison.  
Ça me fait du bien d'écrire.  
Comment ça?  
Beh, voilà comment ça se passe. En général j'ai vraiment pas envie d'écrire. Mais voilà. Là l'idée me vient d'écrire pour plaire et je me lance. Les premières phrases, en général ça me tue. Mais une fois que c'est parti, qu'est-ce que je me sens bien putain. J'écris et mes idées vont plus vite que mon crayon. Je continue, continue et puis... et puis j'en crève que c'est excellent! C'est cette sensation là que j'ai envie de rencontrer la fois suivante où je prends mon crayon. C'est comme si je...  
C'est bon j'ai compris. Et là, tu la retrouve cette folie?  
Non, là je me fais chier.  
Merde, c'est plus compliqué que ça alors. Ce ne dois pas arriver souvent en ce moment que tu t'enflamme, parce que pour le peux que tu écris...  
Ouais, je vis dans le royaume de la platitude en ce moment. Mais je ne sais pas comment en sortir. Ce sont ses chiffres qui me conditionnent. 100011011001... J'en peux plus. Elle est où la sortie?!  
Pas loin il me semble, regarde au loin peut-être.  
Je...

Oh et puis merde.

